

De quoi *on* est-il le (pro)nom ?

Louis Autin

La Bataille d'Occident et 14 Juillet d'Éric VUILLARD



Henri de Groux, Zola aux outrages (1898)

C'est un trait de style que le lecteur de Vuillard aura du mal à ignorer, tout emporté qu'il est parfois par le romanesque dissimulé du récit : l'omniprésence du *on*. Chez Vuillard, les agents des actions collectives demeurent, la plupart du temps, indéfinis ; le narrateur semble répugner à leur donner des contours, à les conceptualiser, à les nommer en propre. Ce règne du *on* s'inscrit certes dans la dialectique individu/collectif chère à notre auteur, et tout se passe comme si le temps de l'indéfini précédait celui du nom, propre ou commun : « mais *bientôt* on aura un nom, on s'appellera Étienne Lantier, Jean Valjean et Julien Sorel » (*14 Juillet*). De nombreux passages de *14 Juillet* empruntent ce chemin stylistique (ainsi la prise de la manufacture Réveillon). C'est pourtant dans un livre antérieur portant sur la première guerre mondiale, *La Bataille d'Occident* (2012), que l'écrivain rend plus perceptible ce changement de modalité entre la narration du *il* et celle du *ils* : alternant les portraits des faiseurs de guerre et de la piétaille, Vuillard fait succéder aux patronymes célèbres la masse et ses contours incertains : « les Bülow, les Hausen, les Kluck, les Lanzerac, les Castelnau, les Dubail, les Joffre, les Moltke, que l'Histoire semble avoir jetés sur les routes des hommes pour leur malheur, avaient décidé que ce jour-là *on* chasserait le soldat dans la terre de Belgique, [...] *on* arracherait les plantes grasses, [...] puis *on* les lancerait tous, soudain, à l'assaut de je ne sais quelle forteresse imaginaire. *On* se battit partout ». À ce titre, il y a dans *La Bataille d'Occident* une forme d'hésitation entre deux modalités de l'Histoire – écrire l'homme ou écrire les hommes – qui rejoue en dernière instance le premier livre de la *Guerre du Péloponnèse* où Thucydide, figure tutélaire de l'Histoire, oscillait entre parler de Périclès et d'Archidamos ou des Athéniens et des Spartiates.

Mais la beauté du *on*, toute sa richesse dans les récits de Vuillard, tient dans sa profonde ambiguïté. « Qui est-on ? », s'interroge avec angoisse le narrateur de *La Bataille d'Occident*, comme contrarié dans sa fonction déictique. Personne, et tout le monde à la fois, serions-nous tenté de lui répondre. Notre auteur joue d'ailleurs à de nombreuses reprises dans ce même texte sur la référentialité problématique du pronom. Dans l'évocation de « la journée la plus meurtrière de tous les temps », le 22 août 1914, le *on* renvoie d'abord aux soldats des deux camps qui s'entretuent pêle-mêle (« on crevait partout »), puis à un observateur indéfini (« on vit une cascade de corps humains »), passe ensuite au lecteur même de Vuillard (« qu'on imagine seulement... »), se focalise ensuite sur les Français seuls (« on tire, on court, on attrape un officier des hussards »), et finit par décrire l'auteur face à ses sources (« je feuillette un album de photographies de 14-18. [...] *On* ne voit pas ce qu'il y a dans [les] branches [...] »). Le *on* n'est pas un masque de plus pour l'auteur ; c'est au contraire le prisme qui rassemble enfin ceux que l'Histoire a laissés dans l'anonymat ; par son indéfinition, il est le trait d'union qui lie dans un immense ensemble sans nom ceux dont l'histoire n'a jamais voulu, les foules de 14-18 comme celles de 1789. Cet *on* n'est pas Étienne Lantier, Jean Valjean ou Julien Sorel : il est le premier, le deuxième et le troisième (*14 Juillet*).

Quel est donc finalement le mystère qui se cache derrière ce minuscule pronom, ces deux lettres qui ne disent rien, ce son qui tombe, après l'ouverture optimiste du « il » et du « elle » ? S'il faut croire Benveniste et que le *il* soit réellement la « non-personne », ne peut-on pas dire que le *on* est la « toute-personne » ? Un cri d'universalisme ? Comme nous le rappelle son étymologie, au reste bien connue, *on*, c'est l'Homme – avec un grand *h* ; mais plus avant, c'est l'Homme au nominatif (*homo*, non *hominem*, qui donne « homme » en français), le sujet de la phrase et non son objet, la force agissante dans l'Histoire. En 2014, à l'occasion d'une conférence, Éric Vuillard affirmait : « l'écrivain [...] écrit en droit pour n'importe qui, pour tout le monde ». L'épanorthose est signifiante : c'est par l'indéfini que l'on accède à l'universel ; et c'est par le *on* que le narrateur se dissout dans l'Homme, se « fon[d] dans la foule » (expression tirée de la présentation de *14 Juillet* sur le site d'Actes Sud).